

LA RÉVOLUTION VUE DU PALAIS ALEXANDRE RETOUR DE L'EMPEREUR A TSARSKOÏÉ-SÉLO

Pendant que les événements dramatiques, que j'ai décrits dans les chapitres précédents, se déroulaient à Pskof et à Mohilef, l'impératrice et ses enfants, restés au palais Alexandre, vivaient des jours d'indicible angoisse.

Comme nous l'avons vu, ce n'est qu'après de longues hésitations que l'empereur déjà inquiet s'était décidé, le 8 mars 1917, à quitter Tsarskoïé-Sélo pour se rendre au G. Q. G.

Son départ affecta tout particulièrement l'impératrice, car aux appréhensions que faisait naître la situation politique venaient s'ajouter les craintes que lui inspirait Alexis Nicolaïévitch. Le tsarévitch, en effet, était alité depuis plusieurs jours, ayant la rougeole, et diverses complications étaient venues aggraver son état. Pour comble de malheur, trois des grandes-duchesses étaient tombées malades à leur tour, et Marie Nicolaïévna était seule à pouvoir seconder sa mère.

Le 10 mars, nous apprenions que des troubles avaient éclaté à Pétrograd et que des collisions sanglantes s'étaient produites entre la police et les manifestants.

C'est que, depuis plusieurs jours, la rareté des vivres avait suscité un violent mécontentement dans les quartiers populaires. Des cortèges s'étaient formés et la foule avait parcouru les rues de la ville en réclamant du pain.

Je compris que Sa Majesté était très préoccupée, car, faisant exception à sa règle habituelle, elle me parla des événements politiques et me dit que Protopopof accusait les socialistes de chercher, par une propagande active auprès des cheminots, à empêcher le ravitaillement de la ville afin d'exciter le peuple à la révolution.

Le 11, la situation devenait subitement très critique et les nouvelles les plus alarmantes nous parvenaient coup sur coup. L'émeute gagnait le centre de la ville et la troupe qu'on avait fait intervenir depuis la veille résistait faiblement.

J'appris également qu'un ukase de l'empereur était venu ordonner la suspension de la Douma, mais que, vu la gravité des événements l'assemblée avait passé outre à l'ordre de prorogation et décidé de procéder à la formation d'un Comité exécutif chargé de rétablir l'ordre.

Les combats reprenaient avec plus d'acharnement encore le lendemain et les insurgés parvenaient à s'emparer de l'arsenal. Vers le soir on me téléphonait de Pétrograd que les éléments de réserve de plusieurs régiments de la garde : les régiments Paul, Préobrajensky, etc., avait fait cause commune avec eux. Cette nouvelle frappa de stupeur l'impératrice. Depuis la veille, elle était extrêmement inquiète et se rendait compte de l'imminence du péril.

Pendant ces deux journées, elle avait passé tour à tour des chambres des grandes-duchesses à celle d'Alexis Nicolaïévitch, dont l'état de santé avait encore empiré, s'efforçant de cacher aux malades l'angoisse qui la torturait.

Le 13, à 9 h 1/2 du matin, comme j'entre chez le tsarévitch, l'impératrice me fait signe de la suivre dans la salle à côté. Elle m'annonce que la capitale est, de fait, entre les mains des révolutionnaires et que la Douma vient de constituer un gouvernement provisoire à la tête duquel se trouve Rodzianko.

- La Douma s'est montrée à la hauteur des circonstances, me dit-elle. Elle a compris enfin, je crois, le danger qui menace le pays, mais je crains que ce ne soit trop tard : il s'est formé un comité socialiste-révolutionnaire qui ne veut pas reconnaître l'autorité du gouvernement provisoire. Je viens de recevoir de l'empereur un télégramme m'annonçant son arrivée pour six heures du matin. Mais il désire que nous quittions Tsarskoïé-Sélo pour Gatchina ¹ ou que nous nous portions à sa rencontre. Faites donc tout préparer pour le départ éventuel d'Alexis.

Les ordres sont donnés. Sa Majesté passe par de terribles hésitations. Elle a fait savoir à Rodzianko la gravité de l'état du tsarévitch et des grandes-duchesses. Il répond : «Quand une maison brûle, on commence par en emmener les malades.»

¹ Autre résidence impériale, à 20 kilomètres au sud-ouest de Pétrograd.

CHAPITRE 17

À quatre heures, le docteur Dérévenko rentre de l'hôpital et nous annonce que tout le réseau de chemin de fer des environs de Pétrograd est déjà occupé par les révolutionnaires, que nous ne pouvons pas partir et qu'il est peu probable que l'empereur puisse arriver.

Le soir, vers neuf heures, la baronne de Buxhœveden entre chez moi. Elle vient d'apprendre que la garnison de Tsarskoïé-Sélo s'est mutinée et que l'on tire dans la rue. Il faut avertir l'impératrice qui est auprès des grandes-duchesses. Précisément, elle sort dans le couloir et la baronne la met au courant de la situation. Nous nous approchons des fenêtres. Nous voyons le général Reissine qui, à la tête de deux compagnies du régiment combiné, prend position devant le palais. J'aperçois également des marins de l'équipage de la garde et des cosaques de l'escorte. Les grilles du parc ont été occupées par des postes renforcés, les hommes sur quatre rangs, prêts à tirer.

À ce moment nous apprenons par téléphone que les mutins s'avancent dans notre direction et qu'ils viennent de tuer un factionnaire à moins de 500 mètres du palais. Les coups de fusil se font de plus en plus rapprochés, une collision semble inévitable. L'impératrice, affolée à l'idée que le sang va être répandu sous ses yeux, sort avec Marie Nicolaïévna et s'approche des soldats pour les exhorter au calme. Elle supplie qu'on parle avec les insurgés. Le moment est solennel. L'angoisse étreint tous les cœurs. Une imprudence, et c'est le corps à corps suivi de carnage. Cependant, des officiers s'interposent des deux côtés et l'on se met à discuter. Les paroles de leurs anciens chefs et l'attitude résolue de ceux qui sont restés fidèles en imposent aux mutins.

L'excitation tombe peu à peu et l'on finit par déterminer une zone neutre entre les deux camps.



La nuit se passe ainsi et, le matin, des ordres formels du gouvernement provisoire viennent mettre fin à cette situation angoissante.

Dans l'après-midi Sa Majesté fait appeler le grand-duc Paul et lui demande s'il sait où est l'empereur. Le grand-duc l'ignore. Aux questions que l'impératrice lui pose sur la situation, il répond que, seul, l'octroi immédiat d'une constitution peut encore, à son avis, conjurer le danger. L'impératrice se range à cette opinion, mais elle est impuissante, car, depuis la veille, elle ne peut plus communiquer avec l'empereur.

La journée du 15 se passe dans l'attente oppressée des événements. Dans la nuit, à 3 h 1/2, le

docteur Botkine est appelé au téléphone par un des membres du gouvernement provisoire qui lui demande des nouvelles d'Alexis Nicolaïévitch. (Le bruit de sa mort s'était répandu en ville, comme nous l'apprenons plus tard.)

Le supplice de l'impératrice continue le lendemain. C'est le troisième jour qu'elle est sans nouvelles de l'empereur et son angoisse s'augmente du fait de son inaction forcée. ²

À la fin de l'après-midi, la nouvelle de l'abdication de l'empereur parvient au palais. L'impératrice la repousse comme un bruit mensonger. Mais un peu plus tard le grand-duc Paul vient la lui confirmer. Elle se refuse encore à y croire et c'est seulement sur les précisions qu'il lui donne, que Sa Majesté se rend enfin à l'évidence. L'empereur a abdiqué la veille au soir à Pskof en faveur de son frère, le grand-duc Michel.

Le désespoir de l'impératrice dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Mais son grand courage ne l'abandonne pas. Je la revois, le soir, chez Alexis Nicolaïévitch. Son visage est ravagé, mais, par une force de volonté presque surhumaine, elle a tenu à venir comme

² Les tortures de l'impératrice en ces jours de mortelle angoisse où, sans nouvelles de l'empereur, elle se désespérait au chevet de son enfant malade, dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Elle avait atteint la limite extrême de la résistance humaine, c'était la dernière épreuve d'où allait se dégager cette merveilleuse, cette lumineuse sérénité qui devait la soutenir, elle et le siens, jusqu'au jour de leur mort.

CHAPITRE 17

d'habitude auprès des enfants, afin que rien ne trouble les jeunes malades qui ignorent tout ce qui s'est passé depuis le départ de l'empereur pour le G. Q. G.

Tard dans la nuit, nous apprenons que le grand-duc Michel s'est désisté et que c'est l'Assemblée constituante qui devra décider du sort de la Russie.

Je retrouve le lendemain l'impératrice chez Alexis Nicolaïévitch. Elle est calme, mais très pâle. Elle a effroyablement maigri et vieilli en ces quelques jours.

L'après-midi, Sa Majesté reçoit un télégramme de l'empereur où il cherche à la tranquilliser et lui annonce qu'il attend à Mohilef l'arrivée prochaine de l'impératrice douairière.

Trois jours passent. Le 21, à 10 h 1/2 du matin, Sa Majesté me fait appeler et me dit que le général Kornilof est venu lui faire savoir, de la part du gouvernement provisoire, que l'empereur et elle sont mis en état d'arrestation, et que tous ceux qui ne veulent pas accepter le régime de la prison doivent avoir quitté le palais avant quatre heures. Je réponds que je suis décidé à rester.

– L'empereur rentre demain, il faut avertir Alexis, il faut tout lui dire... Voulez-vous le faire ? Moi je vais aller parler aux petites.

On voit combien elle souffre à l'idée de l'émotion qu'elle va causer aux grandes-duchesses, malades, en leur annonçant l'abdication de leur père, émotion qui risque d'aggraver leur état.

Je rentre chez Alexis Nicolaïévitch et je lui dis que l'empereur va revenir le lendemain de Mohilef et qu'il n'y retournera plus.

– Pourquoi ?

– Parce que votre papa ne veut plus être commandant en chef.

Cette nouvelle l'affecte vivement, car il aimait beaucoup à aller au G. Q. G.

Au bout d'un certain temps, j'ajoute :

– Vous savez, Alexis Nicolaïévitch, votre père ne veut plus être empereur.

Il me regarde, étonné, cherchant à lire sur ma figure ce qui se passe.

– Comment ? Pourquoi ?

– Parce qu'il est très fatigué et qu'il a eu de grandes difficultés ces derniers temps.

– Ah ! oui ! Maman m'a dit qu'on avait arrêté son train quand il voulait venir ici. Mais papa sera de nouveau empereur après ?

Je lui explique alors que l'empereur a abdicqué en faveur du grand-duc Michel, lequel s'est désisté à son tour.

– Mais alors, qui est-ce qui sera empereur ?

– Je ne sais pas, maintenant personne...

Pas un mot sur lui, pas une allusion à ses droits d'héritier. Il est très rouge et ému.

Au bout de quelques minutes de silence, il me dit :

– Mais alors, s'il n'y a plus d'empereur, qui est-ce qui va gouverner la Russie ?

Je lui explique qu'il s'est formé un gouvernement provisoire qui devra s'occuper des affaires de l'État jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante et qu'alors, peut-être, son oncle Michel montera sur le trône.

Une fois de plus, je suis frappé de la modestie de cet enfant.

À quatre heures, la porte du palais se ferme. Nous sommes prisonniers ! Le régiment combiné a été relevé par un régiment de la garnison de Tsarskoïé-Sélo, et les soldats qui sont en faction ne sont plus là pour nous protéger, mais pour nous garder.

Le 22, à onze heures du matin, l'empereur arrive enfin, accompagné du prince Dolgorouky, maréchal de la cour. Il monte immédiatement chez les enfants où l'impératrice l'attend.

Après le déjeuner, il entre dans la chambre d'Alexis Nicolaïévitch, où je me trouve à ce moment, et m'aborde avec sa simplicité et sa bienveillance habituelles. Mais, voir son visage pâli et amaigri, on comprend combien il a effroyablement souffert, lui aussi, pendant son absence.

Le retour de l'empereur fut, malgré les circonstances, un jour de grand bonheur pour les siens. L'impératrice et Marie Nicolaïévna, aussi bien que les enfants malades, lorsqu'ils avaient été mis au courant de la situation, avaient éprouvé à son sujet tant de crainte et d'anxiété ! C'était pour eux une grande consolation de se trouver tous réunis alors qu'ils étaient si durement éprouvés. Il leur semblait que leur douleur en était allégée et que l'immense amour qu'ils avaient les uns pour les autres était une force capable de leur faire supporter toutes les souffrances.

Malgré la maîtrise de soi qui lui était habituelle, l'empereur n'arrivait pas à cacher son profond ébranlement, mais il se remettait rapidement au milieu de l'affection des siens. Il leur

CHAPITRE 17

consacrait la majeure partie de ses journées et, le reste du temps, il lisait où se promenait avec le prince Dolgorouky. On lui avait interdit, au début, l'accès du parc et on ne lui avait laissé que la jouissance d'un petit jardin attenant au palais, encore couvert de neige et entouré d'un cordon de sentinelles. Mais l'empereur acceptait toutes ces rigueurs avec une sérénité et une grandeur d'âme remarquables. Jamais un mot de reproche ne sortit de ses lèvres. C'est qu'un sentiment dominait son être, plus puissant même que les liens qui l'attachaient aux siens : l'amour de son pays. On sentait qu'il était prêt à tout pardonner à ceux qui lui infligeaient ces humiliations, s'ils étaient capables de sauver la Russie.

L'impératrice passait presque tout son temps étendue sur une chaise longue dans la chambre des grandes-duchesses ou chez Alexis Nicolaïévitch. Les émotions et les angoisses l'avaient épuisée physiquement, mais, depuis le retour de l'empereur, un grand apaisement moral s'était fait en elle et elle vivait d'une vie intérieure très intense, parlant peu, cédant enfin à ce besoin impérieux de repos qui la sollicitait depuis longtemps. Elle était heureuse de ne plus avoir à lutter, et de pouvoir se consacrer tout entière à ceux qu'elle aimait d'un si grand amour. Seule Marie Nicolaïévna lui donnait encore de l'inquiétude. Elle était tombée malade beaucoup plus tard que ses soeurs et son état s'était aggravé par suite d'une pneumonie de nature fort pernicieuse; son organisme, quoique très robuste, avait de la peine à reprendre le dessus. Elle était, d'ailleurs, victime de sa propre générosité. Cette jeune fille de dix-sept ans s'était dépensée sans compter pendant les journées révolutionnaires. Elle avait été le plus ferme soutien de sa mère. Dans la nuit du 13 mars, elle avait commis l'imprudence de sortir avec l'impératrice pour aller parler aux soldats, s'exposant ainsi au froid, alors qu'elle ressentait les premières atteintes de la maladie. Par bonheur, les autres enfants allaient mieux et se trouvaient déjà en pleine période de convalescence.

Notre captivité à Tsarskoïé-Sélo ne semblait pas devoir être de longue durée et il était question de notre prochain transfert en Angleterre. Mais les jours passaient et notre départ était sans cesse renvoyé. C'est que le gouvernement provisoire était obligé de compter avec les éléments avancés et qu'il sentait son autorité lui échapper peu à peu. Nous n'étions pourtant qu'à quelques heures de chemin de fer de la frontière finlandaise, et la nécessité de passer par Pétrograd était le seul obstacle sérieux. Il semblait donc qu'en agissant avec décision et dans le plus grand secret, il n'eût pas été difficile de faire gagner à la famille impériale un des ports de la Finlande et de l'emmener à l'étranger. Mais on avait peur des responsabilités et personne n'osait se compromettre. La fatalité, une fois de plus, faisait bonne garde !